

Danielle Collobert

# Œuvres II

Et œuvres en collaboration  
avec Uccio Esposito-Torrigiani

*Édition préparée et présentée  
par Françoise Morvan*

*P.O.L*  
33 rue Saint-André-des-Arts, 75006 Paris

# **Textes manuscrits laissés inédits**

(vers 1959)

Tout a commencé un matin où la brume noyait le fleuve, les ponts, les façades. De ma fenêtre il n'y avait plus aucun paysage, plus d'horizon. Le brouillard jaune avait pénétré dans ma chambre. Les objets aussi en étaient assourdis, étouffés, feutrés. Si ce matin-là, j'avais voulu répéter le geste habituel d'allonger le bras et de mettre le pick-up en marche, ce petit matin-là n'aurait jamais eu de conséquences. Peu à peu, je me serais habituée à la lumière. Je serais partie comme les autres jours. Mais en ouvrant les yeux, j'ai eu peur – froid et peur. J'ai tourné le dos à la lumière, je me suis resserrée dans la tiédeur du drap et j'ai voulu me rendormir. L'horloge de Notre-Dame sonnait midi lorsque je me suis réveillée une seconde fois. J'ai pensé « c'est trop tard, beaucoup trop tard, il n'y a rien à faire » et une autre fois je me suis rendormie. À deux heures et demie il pleuvait. D'abord, je me suis sentie coupable – très coupable, j'ai refermé les yeux. Et puis j'ai senti que c'était irréparable. Je n'étais pas allée travailler. Je n'irais plus travailler. C'était la rentrée des classes. À cette époque-là, j'étais prof de philo dans un lycée. J'avais commencé une licence, abandonnée depuis quelques mois. Mais je crois que ce n'est pas la peine que je parle de ma vie avant ce matin-là. Bien sûr, cela n'a

pas mûri d'un coup. Le déclic produit n'est pas venu ainsi, indépendamment de la vie que je menais. Mais l'important, c'est ce moment que je vis et peut-être aussi les moments à partir de ce matin-là. Pendant longtemps, la pluie a claqué contre les vitres. Et peu à peu je me suis sentie bien. Une forte envie de vivre et de mourir à la fois, bien liée, unique, qui ramenait tout à elle, qui annulait les petits problèmes sans les résoudre : c'est exactement cela, il n'y avait plus rien à résoudre – absolument plus rien – c'était trop simple, trop facile, mais j'avais besoin de cette simplicité. Je devais vivre tout d'un coup simplement – cette sensation est venue comme ça, impérieuse, absolue. Vivre simplement ou simplement vivre – peut-être même pas « vivre », seulement subsister. Lorsque j'écris ces lignes, j'ai l'impression de manquer l'essentiel, de ne pouvoir le formuler. Si j'essaie de traduire la sensation qui m'a entièrement nouée soudain – je n'arrive à trouver que le rapprochement brutal de mon travail quotidien banal et, brusquement, la peur de la mort. Mais cela, je ne l'ai pensé qu'après. Sur le moment, que s'est-il passé ? Les objets, la situation dans laquelle je m'étais mise, tout a soudain diminué d'intensité, d'importance, jusqu'à en devenir négligeable, sans justification. Cette phrase est encore une explication ; et, de plus, elle n'explique rien ou elle explique mal. La seule chose arrivée, c'est la sensation. Elle est tellement vivante en moi par moments...

Au cours des heures et des quelques jours qui ont suivi, la nécessité pour moi des objets, des gens, a peu à peu disparu. Je dois noter que cette disparition s'est effectuée dans un ordre chronologique assez inattendu et peut-être même fort divertissant à voir pour quelqu'un qui aurait eu l'idée de me connaître bien.

J'ai passé des journées entières, les bras ballants, dans les rues, traînant dans les cafés. Dans l'un d'entre eux, j'ai croisé un peintre. Je ne peux rien en dire si ce n'est qu'il était très beau et que nos corps se sont fort bien entendus.

Hier soir, je suis retournée dans le café où je retrouve généralement des connaissances, peut-être des amis. Soirée vide – tendresse de gens qui s'effleurent. Vers minuit, j'ai pris la décision d'aller ailleurs. Je suis partie prendre [un] sac de voyage, deux pantalons, un pull, une chemise. J'ai déposé la clef de ma chambre chez un ami pour qu'il vienne y prendre mes livres et mes disques ou bien qu'il s'y installe. Il me reste 20 000 francs. Je viens de prendre un billet. La salle d'attente est vaste, le fauteuil profond. Il n'y aura plus jamais de retour – seulement des passages – un passage<sup>1</sup>...

Chaque jour je viens du fond de la maison jusqu'à la porte, en courant, le plus vite possible – j'arrive sur le seuil – il faut encore que je traverse la cour, puis le jardin tortueux pour arriver à la grille – et quand je l'atteins, je n'aperçois plus que son ombre, une maigre silhouette dans le lointain. Je sais que c'est lui – ou plutôt je l'admets. Je me dis « c'est lui, nécessairement ». Le premier jour, j'étais là par hasard à la grille, et je l'ai vu passer sur la route – il est passé sans me regarder, sans rien voir, il marchait lourdement à un rythme inexorablement régulier – je l'ai suivi longtemps jusqu'à ce qu'il ne reste plus sur la route que son image. Et puis je suis rentré dans la maison – le lendemain je me suis dit qu'il repasserait sûrement à la même heure – mais jamais je n'ai pu me rappeler le moment de notre première rencontre, ni même le localiser approximativement dans le cours de la journée. Aussi, au début de mon réveil, je m'installais à la grille, parfois avec la sensation que peut-être ce qui bougeait, tout à fait dans le lointain, c'était peut-être lui, et que déjà, je l'avais laissé passer ; parfois aussi, lorsque je rentrais dans la maison, je sentais qu'à peine franchi le seuil, il devait arriver. Je retournais alors précipitamment vers la grille – mais en vain.

J'ai essayé ensuite, par lassitude, je dois l'avouer, de miser sur le hasard – mais cela est aussi pénible. J'attends un signe, ou ce que je peux bien prendre pour cela. Je me dis « c'est lui », je le sens qui approche – je cours, avec toute l'ardeur, toute la tendresse, toutes les forces que je possède mais c'est toujours pour n'apercevoir qu'une vague silhouette ou ce que je veux bien prendre pour tel encore une fois.

À ce jeu du hasard, je vais aussi me lasser, alors que cette lassitude est ma pire trahison. Je n'ai pas le droit d'abandonner. Il faudra de nouveau que je trouve autre chose, un autre système, une autre approche pour aller vers lui. Il faudrait pouvoir se rappeler le moment, le premier, où l'on s'est vus, enfin, où moi je l'ai vu. Je pense que c'est, pour l'instant, l'essentiel. Mais une chose m'inquiète chaque jour davantage. Est-il vraiment passé depuis ce premier jour, devant la maison, devant la cour aux dalles de granit, le jardin tortueux aux massifs épais – est-il passé, et surtout passera-t-il de nouveau un jour. Savoir si je serai là aussi pour le voir est, dans le fond, un peu secondaire.

Je ne suis pas encore habitué à vivre pieds nus. Il faudra que je marche encore assez loin d'ici. Je croyais avoir pris l'habitude de cette ville. Mais c'est faux. Maintenant je le sais.

Nous vivions dans un faubourg. Dans les rues – couloirs – au pied des immenses édifices, il y [avait] des petits morceaux de terre très étroits – des jardins. Je n'ai jamais su quel nom donner à ces bouts de terre. Au printemps j'y ai vu pousser des fleurs. Rien d'extraordinaire comme fleurs, des tulipes par exemple. Le soir en passant, maintenant je me rappelle, maintenant que je suis assis là sur la marche dans ma sueur. J'entendais des bruits, des coups contre la terre, des différences entre les coups, des bruits mécaniques aussi. Car ils se servent de tout, ceux qui travaillent dans ces jardins. Le soir je passais et j'entendais mais je ne faisais pas attention. C'est au printemps seulement que je me suis aperçu des jardins. À cause des fleurs. Un jour j'ai vu un vieil homme à sa fenêtre, appuyé à la barre – il faisait doux – et il regardait. Après j'ai compris qu'il cherchait le regard des passants sur ses fleurs. J'ai regardé les fleurs rouges et je l'ai regardé lui. Il avait un sourire victorieux – triomphant. J'ai souri aussi – un peu comme j'avais appris – mais j'ai

souri un peu trop longtemps et il s'est figé soudain, le vieux. Il avait honte, je crois et peur aussi.

Je ne sais pas quand la foule quittera la place. Je suis perdu – tout seul – j'ai besoin de quelqu'un à côté, sans parler. Souvent ainsi nous restions sans parler, elle et moi. J'aimais surtout sa solidité – même dans le silence. Je la sentais comme ça. Nous devions paraître solides tous les deux je crois – [chose importante].

Plus rien. De la boue, du sable. Quel sable? Seulement la moiteur, l'humidité.

La place se vide et rien ne sera changé. J'aurai simplement un savoir plus net plus précis de sa perte. Dans la foule elle est encore là quelque part. Un effort peut-être à faire. Mais aussi savoir que je suis incapable de le faire – Séparation.

Les genoux défilent – tant de différences dans les jambes. Je suis si bas, si près de terre, si ramassé maintenant qu'ils pourraient presque me piétiner. Je suis sur la marche heureusement du bord de la rue. Mais si leurs rangs se gonflent soudain, débordent, ils arriveront à me piétiner réellement. Je serai perdu ainsi à l'intérieur de la foule, repris par eux.

Les autres femmes furent lointaines. Celle-ci vint tout près de moi par le regard.

Je crois que je n'attendais plus de fin à notre histoire comme je le fais d'habitude. Nous aurions pu vivre encore.

Passer maintenant à une autre femme sur une autre route plus loin, plus tard. Ça viendra tout doucement je le sais bien. À moins de rester ici sur cette marche à attendre la foule.

Je n'ai rien donné à la petite femme. Nous avons vécu à côté, si peu mêlés sans attente.

Les odeurs montent dans la chaleur, s'alourdissent, durcissent dans la toile de ma chemise. Espérer un sommeil.

Dire tout, se rappeler tout ce qui s'est passé. Pas comme ça – ne pas raconter. Tout ce que j'ai dit est inexact. Pas d'aventure pas de récit – quelques images qui passent, des gestes qui reviennent dans ma sueur, l'anéantissement. Tout est flou. Je ne pense plus à la petite femme – déjà elle est perdue.

La marche est une protection – un édifice. Les éclats de micas dans la pierre brillent au soleil. C'est un scintillement presque insupportable. Je sais pourquoi il existe une certaine continuité entre cette pierre et le visage tout entier de la petite. Peut-être l'arrondi que l'usure a donné à la pierre, en même temps qu'une dureté, un éclat violent.

On vivait ensemble mais on se voyait peu dans la journée. Je la retrouvais dans les cafés, au croisement des rues et le soir, même, il arrivait que nous prolongions si tard nos soirées dehors qu'il ne passait entre nous qu'un léger frôlement à travers nos sommeils.

L'incertitude, le hasard, la tendresse. J'aimais bien ça.

la tête. – Et puis peu à peu, les gens sont passés par deux, par trois, par quatre entre nous. Par quatre et bien plus. Tant de gens qu'à la fin, au bout d'un moment, j'ai perdu la petite femme. Je ne sais pas si c'est elle qui n'a pas essayé de me rejoindre ou bien si c'est moi qui n'ai pas fait le pas nécessaire pour la serrer de nouveau près de moi. Pourtant je n'avais pas envie de la quitter.

Je suis assis sur une marche devant une maison – au niveau des genoux des gens qui passent. La foule va – et vient.

Tantôt tous vont dans le même sens en criant les mêmes mots, tantôt ils deviennent menaçants, ils marchent vite. Parfois aussi c'est une sorte de panique qui les précipite dans tous les sens. Différente foule.

Pourquoi je ne suis plus avec la petite. Où est-elle? Dans la foule, elle aussi. Je suis assis – la marche est chaude – ma chemise colle – je suis sale – si sale – je bafouille. La nuit dernière est loin. Je suis un étranger et je l'avais dans mes bras – nue – ses cheveux couvraient son visage, ses lèvres qui tiraient de moi une grande jouissance. Je ne voyais pas son visage. Je sentais ses lèvres sur moi.

Je reconnais au-dessus de la foule à droite la tour de la mairie. Je connais bien cette partie de la ville. Tout – les trottoirs, les pavés, la tête des marchands derrière les vitrines.

J'ai vécu un an avec la petite femme. Dans ma tête. Je l'ai toujours appelée comme ça, surtout lorsque nous marchions dehors, enfin en général lorsqu'elle était habillée – autrement elle avait un nom assez étrange que j'aimais bien prononcer.

Elle m'a beaucoup appris. Mais cela en ce moment ne me sert à rien. Elle m'a appris la chaleur. Il y a les gens chaleureux et les autres – on s'amusait à apprivoiser – j'ai vu comment elle faisait. Un regard d'abord, long, lourd. Très proche mais sans signification. C'était par là l'apprivoisement – et puis – à la fin – pour terminer – vraiment comme une fin – une fin de dialogue – elle souriait avec joie – complicité. Il y avait des nuances par exemple – elle regardait<sup>2</sup>